

SUITE DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par le R. P. Lucordaire.

DIMANCHE, 5 JANVIER 1845.

L'humilité, la chasteté, la charité, sont les trois vertus cardinales introduites dans le monde par la doctrine catholique. Je les appelle cardinales, non seulement à cause de leur importance propre, mais parce qu'elles entraînent à leur suite d'autres vertus, telles, par exemple, que l'obéissance, la pénitence, la pauvreté, vertus nouvelles aussi qui, toutes ensemble, transforment le cœur du chrétien et qui atteignent jusqu'aux vertus purement morales, leur donnent dans son âme une plus heureuse et plus forte expression. Mais ces trois vertus, mères et maîtresses, ne sont pas pourtant à la première place; elles découlent elles-mêmes d'une autre qui est leur principe, et dont il est nécessaire que je vous entretienne maintenant, sous peine de vous cacher la cause active de tous les effets produits dans l'âme par la doctrine catholique. Cette cause active, cette vertu primordiale, c'est la religion.

La religion est le commerce positif et efficace de l'homme avec Dieu. À la différence de l'humilité, de la chasteté et de la charité, qui ne sont que des vertus, la religion est tout ensemble une passion et une vertu, la plus grande passion et la plus grande vertu de l'humanité, passion que la doctrine catholique seule satisfait, vertu que la doctrine catholique seule produit. Cet énoncé, Messieurs, en vous révélant le profond et spacieux sujet qui nous reste à traiter cette année, pourra vous étonner, car il semble contradictoire dans les termes. — Qui dit passion dit faiblesse, qui dit vertu dit force: soutenir que la religion est la première passion de l'humanité, et qu'elle en est la première vertu, n'est-ce pas soutenir deux choses qui s'excluent par une manifeste contradiction? Et pourtant cela est. Non seulement cela est, mais c'est le nœud de toute l'histoire de la religion dans le monde. Quiconque ne la considère que comme une passion, ou ne la considère que comme une vertu, ne démêlera pas le fil des destins de l'humanité.

J'établirai donc avant tout cette duplicité de nature de la religion; savoir, qu'elle est une passion et une vertu. Plus tard, je montrerai qu'elle est une vertu réservée à la doctrine catholique, et je tirerai les conclusions dont je vais poser les premières prémisses.

L'homme naît entre trois foyers de vie: la nature, l'humanité, Dieu. Sa naissance n'est que l'acte par lequel il est plongé dans cette triple atmosphère respirable, l'atmosphère de la nature, l'atmosphère de l'humanité, l'atmosphère de Dieu. Sa naissance l'y plonge, son développement l'y baptise, et cela, dans tous les lieux et dans tous les temps, soit qu'il tombe sous le règne de la plus pure révélation ou sous la nuit de la superstition la plus corrompue. Dès qu'il naît et se développe, il est en rapport nécessaire avec ce triple foyer par son intelligence, par son cœur et par ses sens. Il est en rapport avec la nature par son intelligence, en y puisant la connaissance des faits et des lois qui constituent les sciences physiques; par son cœur, en subissant les attractions qu'elle contient; par ses sens, en aspirant et en s'identifiant toutes ses émanations. Il est sous tous ces mêmes aspects, mais d'une manière plus élevée, en rapport avec l'humanité; car l'humanité lui donne la science morale et sociale, lui inspire un amour de dévouement pour des êtres semblables à lui, et, par un travail aussi permanent qu'universel, nourrit, fortifie et embellit son corps.

Il en est de même de Dieu: il saisit l'homme par une certitude et une action auxquelles il ne saurait pas plus échapper qu'à l'humanité et à la nature. La certitude de Dieu, de l'humanité et de la nature, sont pour l'homme trois faits contemporains et égaux. Il n'a pas plus besoin de se démontrer l'existence de Dieu, qu'il n'a besoin de se démontrer l'existence de la nature et de l'humanité, et tout raisonnablement qui met Dieu en doute, a la même valeur sceptique contre la nature et l'humanité. Seulement, on connaît plus ou moins bien Dieu, comme on connaît plus ou moins bien la nature et l'humanité. Ce n'est pas sous le rapport de la certitude que les temps diffèrent, mais sous le rapport de la connaissance, et quand Dieu se révèle mieux qu'auparavant, ce n'est pas une certitude plus haute de lui qu'il apporte, mais une manifestation plus étendue de sa nature, de ses œuvres et de sa personnalité. Si nous n'avions pas la certitude primitive de Dieu, de la nature et de l'humanité, inséparablement liés entre eux, nous ne nous y élèverions jamais, parce que toute réalité manquerait à la fois sous nos pieds. Le raisonnement peut bien défendre et confirmer cette certitude triple et une, il ne la crée pas. Dans tous les cas, quelle que soit la mauvaise volonté de l'homme, il est en rapport nécessaire avec l'idée de Dieu; qu'il fasse ce

qu'il voudra, l'idée de Dieu lui apparaît malgré lui. Elle est au monde; le spectre en est dressé devant lui, il a des yeux, des mains, une bouche; on peut bien lui dire: non; on peut bien lui dire: va-t-en; mais en lui disant non, on répond à sa parole; en lui disant: va-t-en, on répond à sa présence. La négation affirme et la répulsion atteste. On ne prend la peine de nier qu'une chose qui vit; on ne repousse que ce qui ouvre notre porte à pleins battants ou à demi-battants, et qui trouble notre repos par un visage importun. On ne chasse que ce qui est entré. Et si on nie Dieu, c'est qu'il vit dans le monde; si on le repousse, c'est qu'il est présent; si on le chasse, c'est qu'il est entré. Et cette vie, cette présence, cette entrée de Dieu dans l'humanité prouvent qu'il est; car s'il n'était pas, d'où viendrait cette possession de l'humanité par son idée? Je dis possession: car il n'en est pas de cette idée comme de tant d'autres qui apparaissent pour s'évanouir, qu'un homme introduit dans le monde et qu'un autre en bannit, idées éphémères qui ont leur berceau dans un livre et leur tombeau dans une bibliothèque. L'idée de Dieu n'a ni commencement ni fin; quand on la chasse par l'orient, elle revient par l'occident, ou plutôt elle ne cesse pas d'habiter à la fois tous les points du temps et de l'espace, aussi puissante par la négation que par l'affirmation, vivant de ses ennemis comme de ses adorateurs, plus active même, plus servie, plus triomphante quand elle est combattue, qu'aux jours où paisible maîtresse des esprits, sœur et concitoyenne de tous, elle jouit d'un empire qui n'est pas contesté.

Le rapport idéal n'est pas le seul que l'homme ait nécessairement avec Dieu; nous touchons à lui par le cœur comme par l'intelligence; nous l'aimons, nous le haïssons. Car Dieu a encore ce privilège, c'est qu'on n'est guère à demi à son égard, il suscite la haine quand il ne suscite pas l'amour. Vous vous étonnez quelquefois, chrétiens, d'être haïs; vous n'avez donc jamais songé à ce que vaut pour Dieu le témoignage de la haine. Car quelle peut être la raison de haïr Dieu? Qu'y a-t-il de haïssable dans l'idée de quelques hommes qui se réunissent pour le prier? Qu'y a-t-il de haïssable dans un temple qu'on a bâti sur cette idée? Qu'y a-t-il de haïssable dans tout ce qui nomme, prouve et honore Dieu? — Rien assurément, si ce n'est la crainte, et par conséquent la certitude qu'on a de lui, si ce n'est l'importunité de cette puissance qui ne nous laisse pas d'asile contre elle, et nous poursuit jusque dans la conscience par un reproche dont nous sommes le complice.

J'ajoute que nous sommes en rapport avec Dieu même par nos sens. Quand nous souffrons, à qui demandons-nous secours? Qui rafraîchit la poitrine du pauvre? Qui essuie ses sueurs? Qui soutient et console l'humanité dans ses infinies misères? C'est l'idée de Dieu. Le pauvre, au coin de la rue, dans les pays où il n'est pas chassé de la rue, demande, au nom de Dieu, le pain qui lui manque. Il sait que le Dieu qui nourrit son intelligence et son cœur, est aussi le Dieu qui fait mûrir les moissons et qui donne leur pâture aux oiseaux du ciel. Son nom prononcé a une efficacité pour obtenir, et une efficacité plus mystérieuse encore pour désarmer intérieurement le besoin d'une partie de son aiguillon. Dieu est visiblement, sous tous les points de vue, la grande puissance et la grande richesse de l'humanité, et c'est pourquoi la passion de l'humanité est de se mettre avec lui dans un rapport positif et efficace, rapport qui constitue la religion.

Mais vous me demanderez, Messieurs, ce que j'entends par un rapport positif et efficace avec Dieu, et il est nécessaire, en effet, qu'avant d'aller plus loin, je définisse ces expressions.

Un rapport avec un foyer de vie est positif lorsque nous en tirons réellement la vie. Ainsi nos rapports avec la nature et l'humanité sont positifs, parce que nous en tirons réellement la vie de l'intelligence, du cœur et du corps. Un rapport avec un foyer de vie est efficace lorsque notre vie personnelle, entretenue, à cette source, s'élève au niveau du foyer où nous la puisons. Ainsi, pour que nos rapports avec la nature soient efficaces, il faut que notre vie se naturalise, c'est-à-dire s'élève à la hauteur des forces et des lois qui constituent la nature; et, de même, pour que nos rapports avec l'homme soient efficaces, il faut que notre vie s'humanise, qu'elle échappe à l'égoïsme de sa solitude, et ne fasse plus avec la vie de nos semblables qu'une seule unité. En appliquant cette définition au commerce de l'homme avec Dieu, ce commerce sera positif si l'homme tire réellement de Dieu la vie de son intelligence, de son cœur et de ses sens; il sera efficace si la vie propre de l'homme s'élève par ce commerce jusqu'à se diviniser. Et par conséquent la religion n'est autre chose qu'une communion de vie avec Dieu.